Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 38 (2000)

Artikel: "Passages" : du Moyen Âge à la Renaissance

Autor: Mühlethaler, Jean-Claude

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-266998

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«PASSAGES»: DU MOYEN ÂGE À LA RENAISSANCE

Mais la dette de la Renaissance envers le Moyen Âge est inscrite dans les textes.

(Jean Seznec)

Alors que nous passons d'un millénaire à l'autre, la distinction entre le «Moyen Âge» et la «Renaissance» hante toujours les manuels d'histoire et d'histoire littéraire: le *mais* critique de Jean Seznec[1], sur lequel s'ouvre la citation en épigraphe, n'a guère perdu de son actualité. Certains titres récents, comme *L'Homme médiéval*[2] ou *L'Homme de la Renaissance*, en disent long, bien que leurs auteurs, mal à l'aise, rappelent que «dans ses limites chronologiques, dans ses contenus, dans ses caractères et dans sa consistance même»[3], la Renaissance est, par rapport au Moyen Âge, sujet à des conflits d'interprétation. On a beau affirmer que l'époque médiévale «n'existe pas»[4], les manuels et la recherche restent finalement tributaires d'une tradition qui, surtout en France, cantonne les médiévistes et les seiziémistes dans leurs terrains de chasse respectifs.

La notion de *Zeitenwende* tend pourtant à céder la place à celle d'*Epochenschwelle*, mieux adaptée à la réalité complexe que représente le passage du Moyen Âge à la Renaissance. Quand l'intérêt – non

---

1 *La Survivance des dieux antiques*, Paris, Flammarion, 1993 (première édition: Londres, 1940), p. 15.

2 *L'Homme médiéval*, sous la direction de Jacques Le Goff, Paris, Seuil, 1989.

3 *L'Homme de la Renaissance*, sous la direction d'Eugenio Garin, Paris, Seuil, 1990, p. 19. Voir aussi le *Précis de littérature française du XVIe siècle*, sous la direction de Robert Aulotte, Paris, PUF, 1991, pp. 9 et 11.

4 Christian Amalvi, «Le Moyen Âge», in *Dictionnaire de l'Occident médiéval*, sous la direction de Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt, Paris, Fayard, 1999, p. 790.

seulement en Allemagne[5] – va à la période de transition, les chercheurs sont amenés à discuter des oppositions réductrices[6], voire à transgresser les limites d'un découpage trop rigide pour qu'il permette de comprendre les modalités de la coexistence entre tradition et innovation. Plutôt que de jouer la carte de la discontinuité et de la rupture, leurs travaux présentent les changements dans la continuité, mettant en lumière la lente et sinueuse émergence de la nouveauté.

L'adoption d'une nouvelle étiquette est significative, car le regard porté sur les XIVe, XVe et XVIe siècles évolue. Depuis quelques années déjà, la critique anglo-saxonne parle volontiers d'*early modern*; en France aussi, il est désormais question de l'*aube* ou du *seuil de la modernité*[7] – expressions heureuses où l'«automne»[8] d'un Moyen Âge moribond rejoint et prépare le renouveau qui, pour certains, restait l'apanage de la Renaissance. Mais il ne suffit pas de prendre conscience de ces «coutures incertaines»[9], faites de continuités et de ruptures, par lesquelles le Moyen Âge se rattache à l'Antiquité et la Renaissance au Moyen Âge. Trop souvent, lorsqu'un critique envisage un problème sur la moyenne durée ou s'aventure dans la longue durée, son intérêt va à l'une des deux périodes au détriment de l'autre: soit les siècles médiévaux servent de prélude, à peine esquissé, à des développements ultérieurs, soit c'est à la Renaissance de se voir réduite à un appendice qui, timidement, prolonge une recherche sur la littérature médiévale.

---

5 Sur l'attention accordée ces dernières années aux manifestations d'un changement dans la continuité, voir le «Vorwort» in *Mittelalter und frühe Neuzeit*, éd. par Walter Haug, Tübingen, Max Niemeyer, 1999: les travaux publiés dans la collection «Fortuna vitrea» témoignent de préoccupations proches des nôtres.

6 Voir François Cornilliat, *«Or ne mens». Couleurs de l'Éloge et du Blâme chez les «Grands Rhétoriqueurs»*, Paris, Champion, 1994, notamment p. 15.

7 Au point de proposer, sous cette étiquette, un programme postgrade à l'Université de Genève.

8 Terme emprunté à Johan Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge*, trad. par Julia Bastin, Paris, PBP, 1980, dont le titre de la première traduction (en 1932) fut *Le Déclin du Moyen Âge*, aux connotations encore plus négatives. Mais à la lecture on découvre un historien sensible aux imbrications entre le Moyen Âge et la Renaissance, mal à l'aise avec une périodisation qui lui est imposée.

9 L'image est de Patrick Dandrey, *L'Éloge paradoxal de Gorgias à Molière*, Paris, PUF, 1997, p. 44, beau livre qui ne consacre, hélas, qu'une dizaine de pages à l'époque médiévale.

La notion, pratique mais floue, de *modernité* se retrouve ainsi au cœur d'une réflexion à conduire sur le passage ou, plutôt, sur les passages du Moyen Âge à la Renaissance. On ne saurait la cerner sans une lecture attentive des textes, hostile à toute généralisation hâtive, car ses manifestations sont multiples et diffèrent, on le sait, selon le moment et le lieu pris en considération. En plus, la modernité est tributaire de la problématique et du genre étudiés: face à une réalité à la fois fragmentée et fluctuante, le critique littéraire apprend à être humble, à s'en tenir à un champ d'investigation limité pour mieux traquer le détail révélateur, quand il cherche à retracer les indices d'une persistance. L'heure n'est ni aux grandes synthèses ni à l'élaboration d'un modèle dont les visées normatives seraient aussitôt mises en question. La relation entre le Moyen Âge et la Renaissance doit être pensée en termes dynamiques et variables: les articles réunis dans le présent volume n'ont d'autre ambition que d'apporter, chacun, son point de vue à une réflexion en marche.

L'idée d'un numéro spécial de *Versants* consacré aux «passages» du Moyen Âge à la Renaissance a mûri en marge du rapprochement entre les Universités de Lausanne et de Genève. Accordant une place de choix aux travaux de la relève, le volume témoigne du dynamisme des recherches que l'enseignement offert sur les rives du Léman a favorisées et nourries; il reflète aussi l'importance accordée à l'ouverture et à la collaboration en intégrant les contributions de spécialistes suisses et étrangers. La recherche vit des contacts: l'échange se doit d'être aussi large que possible, en consonance avec une revue qui a toujours promu le dialogue entre les littératures romanes.

Héritier des fabliaux et contemporain de l'essor de la nouvelle en Europe, le théâtre profane en France est un des domaines où la continuité entre le Moyen Âge et la Renaissance ne fait pas l'objet de controverses. Le recueil s'ouvre sur deux articles qui mettent en évidence ce lien fort: Patrizia Romagnoli affronte la question de la modernité sous un angle particulier en posant le problème de la «nouveauté» que la *sottie*, paradoxalement, revendique et dénonce à la fois. La dissociation entre le langage visuel et le langage verbal dans la *farce* conduit Jelle Koopmans et Paul Verhuyck à suggérer des rapprochements avec l'écriture rabelaisienne et avec l'emblématique néerlandaise au XVIe siècle.

Un lien fort se tisse également par ce qu'il convient d'appeler la réception admirative d'un Moyen Âge de légende: Maurizio Palma di

Cesnola montre comment Jean de Nostredame transforme le juriste Guillaume Durand en un troubadour mort d'amour. Mais ce triomphe de l'imaginaire chez un érudit provençal qui a lu l'histoire de Roméo et Juliette paraîtra peut-être moins étonnant que de voir l'œuvre d'un grand humaniste, Leon Battista Alberti, révéler une continuité de pensée entre le Moyen Âge et la Renaissance: Massimo Danzi découvre des structures communes dans les ouvrages d'Isidore de Séville, de Vincent de Beauvais, dans les régimes des princes et dans le *De familia*. L'influence médiévale peut encore se manifester à travers les ressources stylistiques exploitées par un auteur: Pere Ramirez décèle dans *Tirant lo Blanc* non seulement la présence de Raymond Lulle, mais retrouve dans certains chapitres le style paratactique qui caractérise les chroniques du Moyen Âge. Joanot Martorell a probablement appris à écrire en lisant Ramon Muntaner.

Ses lectures conditionnent le style, la pensée d'un auteur et, souvent, sa vision du monde. Ainsi, *La Araucana* néglige les observations des voyageurs pour suivre le périple d'Alexandre le Grand au moment de décrire l'Asie. L'auteur s'inspire, comme le démontre Angel Alvarez, de textes antiques, mais sa démarche ne peut guère être considérée comme une illustration du retour aux sources pratiqué par les humanistes. Par son désintérêt pour les connaissances contemporaines sur l'Asie, *La Araucana* s'apparente aux récits médiévaux qui, tout en célébrant les conquêtes du roi macédonien, offrent au lecteur un aperçu de l'Orient fabuleux à la suite des écrits dont l'autorité fait loi: les limites imposées à l'article n'ont pas permis à Angel Alvarez d'aborder ce second volet d'une réflexion qui demande à être prolongée.

Les traditions scripturaires pèsent aussi de tout leur poids dans le *Voyage d'outre mer* (1524/1529) de Jean Thenaud: le récit s'insère dans le cadre de la lutte contre les Infidèles et du voyage de piété, mais l'auteur s'en sert pour faire passer un message politique d'actualité. La discontinuité s'installe ici dans la continuité, autorisant Frédéric Tinguely à parler d'une «*imitatio* subversive». De leur côté, les recueils de nouvelles écrits en Italie au XVIe siècle, étudiés par Michelangelo Picone, offrent l'illustration d'une réutilisation chaque fois différente d'un matériau préexistant: les *récritures* de la «cornice» du *Decameron* témoignent à la fois de l'impact du modèle et de la volonté de s'en démarquer.

S'il est un auteur qu'on associe à l'émergence d'une nouvelle perception de la réalité, en rupture avec la réflexion politique antérieure,

c'est bien Machiavel. Or, comme le rappelle Emanuele Cutinelli-Rèndina, la modernité était liée pour le Florentin à l'avènement du christianisme. Dans sa pensée, le Moyen Âge et sa propre époque font l'objet d'une seule et même condamnation, car il voit partout les manifestations de la décadence provoquée par l'enseignement de l'Église: celle-ci aurait malencontreusement favorisé l'exaltation de la *vita contemplativa* et dévalorisé l'idéal de la *vita activa*, source de la grandeur romaine. Machiavel n'a pas tort: la persistance d'une certaine pensée religieuse est un des fils majeurs grâce auxquels des liens supplémentaires se tissent entre les deux époques. La contribution de Catherine Müller vient le confirmer: lectrice fascinée de Marguerite Porete, Marguerite de Navarre ne découvre-t-elle pas, dans le *Mirouer* de cette mystique du XIVe siècle, un guide où elle apprend comment dépasser la *littera* pour aller là où souffle l'Esprit?

Les Prisons de la princesse de Navarre touchent à l'ineffable. Y touche également la poésie lyrique de Guillaume de Machaut à Maurice Scève, quand elle cherche à traduire en paroles le soupir, cette expression spontanée du sentiment amoureux. Si l'on suit la lecture proposée par Jean-Claude Mühlethaler et Patricia Wegmann, le Moyen Âge et la Renaissance pratiquent, malgré des choix formels et figuratifs sensiblement différents, une «poétique de la maîtrise», à laquelle aboutit la réflexion que les auteurs ne cessent de mener sur la possibilité d'être sincère en poésie. A travers une interrogation qui touche au statut même de l'écriture lyrique, une continuité[10] se manifeste dans un domaine pour lequel la critique met volontiers en évidence les bouleversements consécutifs à l'adoption de nouveaux modèles littéraires, à Lyon d'abord, par la Pléiade ensuite. Le présent volume suggère ainsi des pistes de recherche et de réflexion, propose de retourner aux textes pour revoir peut-être quelques idées reçues: c'est une invitation à la nuance et au débat.

Lausanne, le 21 mars 2000

Jean-Claude MÜHLETHALER

---

[10] Différents aspects de cette continuité sont évoqués dans les *Poétiques de la Renaissance française: origines et développements*, sous la direction de Perrine Galand et Max Engammare, Genève, Droz, (sous presse): l'ouvrage englobe les XIVe, XVe et XVIe siècles.